JEAN-PIERRE OHL

LES MAÎTRES DE GLENMARKIE

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MONSIEUR DICK OU LE DIXIÈME LIVRE, *roman*, 2004.

Extrait de la publication

LES MAÎTRES
DE GLENMARKIE

Extrait de la publication

JEAN-PIERRE OHL

LES MAÎTRES DE GLENMARKIE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

Prologue

Ferme de Barnhill, île de Jura, Écosse
janvier 1949

C'était une journée d'avril froide et claire.

La première phrase de son roman... Seigneur ! Tout à coup il la détestait ! Trop molle, trop mièvre, trop convenue. Pourquoi pas carrément : *Par une belle journée d'avril...* tant qu'on y était ?

Il avait déjà ressenti cela. Cet autre début catastrophique, perpétré douze ans plus tôt, lui restait en travers de la gorge : *La demie de deux heures sonna à la pendule.* Il l'avait écrit, bien sûr, mais il ne le reconnaissait pas — au sens de reconnaître un enfant. C'était comme un corps étranger, une écharde plantée dans la chair de son livre. Un crève-cœur pour lui qui aimait les entames nettes, sans complexe, des grands romans du siècle dernier : *Deviendrai-je le héros de ma propre vie...* Ou mieux encore : *Je m'appelle Ismaël.* Dickens et Melville ne doutaient pas de leur art. Ils vous prenaient par la main et vous entraînaient à leur suite, tranquillement, simplement. « Aujourd'hui, pensa-t-il, les

Extrait de la publication

auteurs se tortillent d'un air gêné sur le seuil de leur roman : ils s'excusent presque de l'avoir commis ! »

Bien. Il corrigerait cela sur les épreuves. Et peut-être pourrait-il écrire un article à ce propos : *L'art perdu de l'incipit*. Le donner au *New Leader*, ou à...

Venant d'Ardloch, la voiture de Scot Fleming ronflait dans la descente. Juste à l'heure. Il sortit précipitamment et marcha d'un pas vif, mais il ralentit presque aussitôt, en partie à cause d'une quinte de toux, et aussi parce qu'il ne voulait pas se donner à lui-même l'impression de fuir. Le jour finissait. Il traversa la prairie en pente douce et s'arrêta à l'entrée du bosquet qui dominait la mer. En contrebas, le bateau roulait à peine sur l'eau calme, entretenant la fiction d'une soirée normale, semblable à toutes les autres. Il emplit ses poumons avec précaution. Devant un tel spectacle, il était difficile de croire à la réalité du mot « sanatorium ». En face, la côte découpée d'Argyll paraissait plus proche dans la lumière déclinante ; quelques voiliers attardés regagnaient nonchalamment le loch Sween ou le loch Crinan. Au sud, par-delà le Kintyre, on devinait encore les monts de l'île d'Arran. Vers le nord, Jura s'étendait toute droite jusqu'au golfe de Corryvreckan et au tourbillon, dont la rumeur assourdie dédoublait celle du groupe électrogène. Puis le générateur s'arrêta, et pendant quelques secondes il crut que Corryvreckan s'était tu lui aussi, par solidarité.

« L'un des plus beaux paysages d'Europe », avait écrit son ami Potts. C'était peut-être un peu grandiloquent. Mais ce soir-là, au moment du départ — et une voix lui disait avec force qu'il ne reviendrait pas —, la phrase s'imposait comme une évidence ; elle parait la mer et le ciel d'une touche particulière — cet aspect concerté, peaufiné, que prend la nature une fois que l'homme lui a donné un nom. Il repensa à son

Extrait de la publication

roman : pendant des semaines épuisantes il l'avait tapé lui-même à la machine, se traînant du lit au fauteuil, fumant cigarette sur cigarette malgré la vilaine toux qui le secouait, regardant par la fenêtre de sa chambre une mer tentatrice et narquoise. *Le dernier homme en Europe* : il voulait l'appeler ainsi. Et il lui avait été facile, en laissant vagabonder son esprit avec les cerfs rouges de Jura, ou en observant aux jumelles un phoque vautré sur un récif, de se croire, lui aussi, *le dernier homme en Europe*... Mais à l'instant même il décida de trouver un autre titre. Il fallait bien distinguer le livre de son auteur. Le livre, lui, devait être immortel.

Il entendit sa sœur appeler :

— Eric ?

Et la voix aiguë de Richard :

— Papa ? Viens ! Je crois qu'on s'en va !

Scot Fleming conduisait en silence, comme d'habitude ; sur la banquette arrière, Avril et Richard jouaient à papier, caillou, ciseaux. Eric regardait le vent écrire des messages dans les hautes herbes, puis les effacer aussitôt. Il lui semblait incroyable que ce trajet fût le dernier. Pas incroyable : injuste. Scandaleux.

À Ardloch, le vieux chien jaune de Scot reconnut son maître et se mit à courir près de la voiture.

— Couché, Ruby !

— Papa, je peux lui dire au revoir ?

— Oui, mais fais vite.

À la suite du chien, Avril et Richard disparurent dans la grande maison des Fleming. Scot attendit un peu, puis il serra très fort le volant et fronça les sourcils dans une attitude caractéristique, si bien qu'Eric sentit un picotement désagréable entre ses omoplates.

— Il est revenu, dit finalement Scot.

— Qui ça ?

— Lockhart de Glenmarkie. Un vétéran l'a aperçu à Londres.

Le picotement se propagea et descendit le long de la colonne vertébrale. Il toussa.

— Ce n'était peut-être pas lui...

— C'était lui. Il faut que je fasse quelque chose.

— Quoi, au juste ?

Eric se sentait soudain encore plus fatigué. Il pensa même repousser le voyage au lendemain ; mais déjà Avril et Richard réapparaissaient sur le seuil avec la femme de Scot. Il lui fit un petit signe de la main et dit avec effort :

— Scot, s'il te plaît... J'ai suffisamment de mal à ne pas penser à tout cela... à tous ces morts...

— Il doit payer ! grogna l'autre, tandis que Mrs. Fleming agrippait Ruby par son collier.

— Papa ! Louise m'a donné du gâteau !

La voiture repartit. « Et j'ai suffisamment de mal à *respirer*, tout simplement », rajouta Eric en lui-même.

— Caillou !

Un peu après loch Tarbert, à l'endroit où la mer coupait presque l'île en deux — cela formait sur la carte une grimace de dégoût — Eric s'assoupit pour ne se réveiller qu'au bruit des portières, devant l'hôtel de Craighouse où ils passeraient la nuit avant de prendre le premier ferry du lendemain. Il savait maintenant que c'était une erreur. Ils auraient très bien pu dormir encore une nuit à Barnhill, et se faire emmener par leur voisin Darroch qui descendait à Craighouse tous les matins. Scot Fleming se serait sûrement vexé, mais au moins cette conversation pénible n'aurait pas eu lieu.

Il laissa aux autres le soin de monter les bagages et fit

Extrait de la publication

quelques pas devant la distillerie, vers le petit port. Invisible dans la nuit, le ronronnement d'un chalutier découpait le silence en cercles concentriques. Quand Scot revint, il reconnut son boitillement sur le bitume.

— Quelquefois, dit Eric sans se retourner, quand je suis particulièrement content de mon petit travail d'écrivaillon... il me vient...

Depuis qu'il avait fini son livre, chaque phrase lui coûtait. Bien sûr, il s'essoufflait très vite ; mais surtout, il sentait entre les autres et lui comme un espace immense, une steppe infranchissable. La nuit dernière, il avait rêvé d'un monde où parler n'était plus nécessaire — où l'on pouvait écrire directement dans les cerveaux.

— Il me vient une idée répugnante... L'idée que mes livres justifient ma propre survie... qu'ils m'ont rendu en quelque sorte... plus *digne de vivre* que les autres... ceux qui sont restés là-bas...

Il sentit le regard de Scot braqué sur sa nuque.

— Je crois avoir combattu avec courage, souvent au péril de ma vie... La chance m'a souri, je n'ai pas à en rougir... mais quand *cette idée-là* me vient, alors là, oui, je me dégoûte...

Quand il se retourna, Scot était déjà à la voiture. Les deux hommes échangèrent un vague signe ; les phares balayèrent le village endormi. Eric toussa. Dans un geste de défi, il alluma une cigarette. La braise rougeoyait par intermittence, et pour le pêcheur qui cabotait au large, il ne serait jamais rien d'autre que ce clignotement de luciole : cela rendait au problème de son *incipit* de plus justes proportions...

Il jeta le mégot dans l'eau et le regarda flotter un moment au milieu des algues ; puis il se dirigea vers l'hôtel.

Extrait de la publication

Première partie

LE LIBRAIRE D'ÉDIMBOURG

Extrait de la publication

CHAPITRE I

Dans lequel on fait connaissance avec Mary Guthrie, et avec le petit peuple de l'île d'Islay

Boooouuaouhh !

En entrant dans le Sound d'Islay, le ferry signale toujours son approche par un coup de sirène. Enfant, je croyais que c'était cela, le *Sound* : une longue plainte qui retentissait chaque fois que mon père m'amenait à Port Askaig. Puis, à l'école, j'ai fait cette découverte : le même mot signifiait à la fois *bruit* et *détroit*. Les mots avaient plusieurs masques : c'était déroutant, un peu comme de se faire mordre par le chien de la maison. Aujourd'hui encore, chaque *boooouuaouhh* de la sirène réveille en moi une petite fille craintive ; et je frémis à la vision d'un monstre tapi dans les eaux noires du bras de mer séparant Islay de Jura, qui meugle sa douleur quand la coque du ferry vient lui labourer le dos.

— Je suis sûre qu'il n'est pas vraiment prêtre !

— Non, il est trop maigre, trop vilain !

Port Askaig n'est pas tout à fait un village, ni même un port d'ailleurs. L'embarcadère, où accostent à la fois les majestueux ferries venus du « continent » — de la Grande Île, comme on dit chez nous — et la modeste navette pour Jura, est flanqué de trois bâtiments : un prétentieux hôtel pour les touristes de Glasgow ou d'Angleterre qui affluent

Extrait de la publication

peu à peu sur Islay depuis la fin de la guerre, une épicerie, et le *Harbourside*, le pub de Malcolm. C'est de là que nous observions, Allison, Louise et moi, les voyageurs sur le ferry. Même quand tous les autres n'étaient encore que des insectes massés à l'avant du pont, le père Krook, lui, se distinguait déjà par sa haute silhouette noire et sa tignasse en bataille.

— On dirait un singe, vous ne trouvez pas ?

— Oui, c'est ça, un grand singe ! Un jour, il est descendu de son arbre, et il a trouvé une soutane par terre !

Je riais, moi aussi. Je n'avais pas envie que Louise et Allison sachent ce que je pensais vraiment d'Ebenezer Krook. D'ailleurs, je ne le savais pas moi-même.

La plupart des habitants d'Islay sont presbytériens. Mon père était le bedeau de la paroisse catholique de Bridgend : dans une communauté aussi petite que la nôtre, sa fonction se résumait à fournir gîte et couvert, une fois par mois, au prêtre de Campbeltown. Mais mon statut de « fille de bedeau » inspirait à mes amis un mélange de dérision et de curiosité.

— Mary, toi qui le connais bien (fou rire de Louise), tu devrais regarder le soir par le trou de sa serrure, je suis sûre qu'il est couvert de poils (hurlements de Louise et d'Allison) !

— Taisez-vous donc ! grondait Malcolm derrière son comptoir. On ne se moque pas des prêtres !

— Depuis combien de temps n'es-tu pas allé à l'église, Malcolm ?

— Je suis catholique de cœur.

— Et alcoolique de foie !

La silhouette noire de Krook, tournée vers l'est. C'était le prêtre d'Islay — notre prêtre ; mais pas une seconde, jusqu'à l'accostage, il ne quittait Jura des yeux. Au milieu du bras de

Extrait de la publication

mer, la navette et le ferry se saluèrent d'un coup de sirène disproportionné — un jappement de caniche recouvert par la grosse voix d'un dogue ou d'un briard.

Parfois, quand j'étais petite, nous prenions la navette. Mon cœur battait en traversant le Sound, comme si nous faisions là quelque chose d'interdit et peut-être même de dangereux ; puis nous roulions sur l'unique route de Jura, fenêtres ouvertes quand il faisait beau, et j'étais tellement émue, je respirais si fort que mes poumons me brûlaient. L'air semblait différent, plus âpre, plus lourd, plus vrai, l'horizon plus vaste, les forêts plus denses. Au bout de la route se trouvait Ardloch, un hameau perdu où flottait une odeur d'étable : une vieille voiture garée dans un champ en friche, quelques maisons de bergers aux murs décrépits, et une grande bâtisse à pignons devant laquelle somnolait un chien jaune.

— C'est là qu'habite le laird d'Ardloch, dit un jour ma mère.

— Un laird, dans ce trou perdu ?

— Ne te fie pas aux apparences. Autrefois, le laird d'Ardloch était un personnage important. Il siégeait à Finlaggan, au conseil du Seigneur des Îles, avec tous les autres lairds de l'ouest de l'Écosse.

J'imaginais un personnage terrifiant, tout en os et en barbe, portant la claymore et le tartan clanique. Je ne savais pas encore que je rencontrerais un jour — et dans quelles circonstances ! — le véritable laird d'Ardloch.

Pour Islay, Jura est une sorte de grande sœur rebelle, sauvage, romantique. De quelque point que l'on se place sur notre île, les Paps, les « Seins » de Jura nous dominent, « ces orgueilleux pics jumeaux pareils à des mamelles de courtisanes », comme dit le guide touristique, alors que notre

Extrait de la publication

propre platitude n'est troublée que par le ridicule Ben Uradaih, culminant à peine plus haut que la cheminée de la distillerie Lagavulin. Notre whisky au goût de tourbe, aux nuances de vanille, d'olive ou de genièvre séduit les touristes anglais, qui le trouvent « tellement *écossais* ». Cependant, quelques-uns d'entre nous préfèrent en secret la simplicité hautaine de celui de Jura. Jura, un rêve majestueux qui se dresse de l'autre côté du Sound, fascinant, intimidant comme tout ce qui est à la fois très proche et très différent de nous. Certaines vieilles racontent que, pendant notre sommeil, nos âmes se rendent à Jura pour y vivre des aventures mystérieuses dont nous avons perdu le souvenir au matin.

Jura, « ses vallons boisés où abondent les gracieux cerfs rouges, tandis que ses tourbillons dantesques font rebondir les bateaux comme des jouets de bain ». Je savais cela par cœur. Mais ce n'était pas une raison pour que le père Krook tourne le dos à Islay de cette manière ! J'y voyais presque un affront personnel. Et ça non plus, bien sûr, je ne pouvais l'avouer à Louise et Allison.

— Quel âge peut-il avoir ? Cinquante ans ?

— Mais non, imbécile, il est beaucoup plus jeune ! Remarque, les singes, c'est difficile de leur donner un âge !

Tout en m'efforçant de rire, je me posais la même question. La première fois que je l'avais vu, je n'étais qu'une gamine, et il m'avait semblé très vieux. Moins vieux tout de même que le père Morton, son prédécesseur, que j'avais baptisé « la brise du samedi soir » parce qu'il souffrait de flatulences, et que pendant deux jours les toilettes de la maison étaient inutilisables, sauf à emprunter le masque de plongée de mon petit frère. Comme il ne pouvait retenir ses vents chaque fois qu'il s'agenouillait, les enfants de chœur, au moment de l'Élévation, avaient pour consigne d'agiter la

sonnette très longtemps et très fort. Son sphincter résistait mieux en position verticale, mais tout de même, à l'occasion d'un prêche particulièrement vindicatif, il arrivait que « la colère de Dieu » tonnât de façon intempestive. Alors, je devenais toute rouge à force de me retenir de rire.

Et puis, un samedi soir, Morton nous a présenté un inconnu.

— Mr. Guthrie, voici le père Krook.

Nous étions en train de faire nos devoirs sur la table de la cuisine. Teddy m'a donné un coup de coude :

— Krook ! me souffla-t-il. Ça veut dire voleur, non ?

Et il a fait mine de cacher son beau stylo plaqué or dans sa trousse. Heureusement, papa n'avait rien entendu. Du coin de l'œil, j'observais le nouveau prêtre, son air farouche, presque obtus, accusé par des sourcils épais et rapprochés, une mâchoire crispée, une pomme d'Adam proéminente, mais contredit par une bouche bien dessinée, un front large, et un regard intelligent qui semblait pris au piège d'orbites profondes comme des oubliettes.

J'étais justement en train de lire *Bleak House*, de Dickens ; et le patronyme de Krook me fit instantanément penser à cet incroyable personnage qui meurt de « combustion spontanée », et se transforme sans préavis en un tas de cendres fumantes. C'était la première fois que le prêtre m'évoquait un personnage de roman, et ce ne fut pas la dernière.

Ce soir-là, les deux curés dormirent dans le même lit. « Un gars sacrément courageux ! » décréta Teddy lorsqu'il vit Krook, le lendemain matin, attaquer son breakfast avec un appétit intact. Puis le père Morton fit un discours d'adieu, dûment ponctué à sa manière, avant de prendre un aller simple pour le pays des souvenirs d'enfance où il retrouva d'autres comparses tels que mon oncle Toby, le fumeur de

Extrait de la publication

Prologue 9

Première partie

LE LIBRAIRE D'ÉDIMBOURG

Chapitre I. *Dans lequel on fait connaissance avec Mary Guthrie, et avec le petit peuple de l'île d'Islay* 17
Chapitre II. *Récit de Krook* 30
Chapitre III. *Dans lequel Mary Guthrie fait des siennes, et mérite amplement le surnom de « toquée de Lockhart »* 47
Chapitre IV. *Récit de Krook* 79
Chapitre V. *Dans lequel le lecteur visite le manoir Lockhart, et lie commerce avec ses fantasques habitants* 107
Chapitre VI. *Récit de Krook* 148

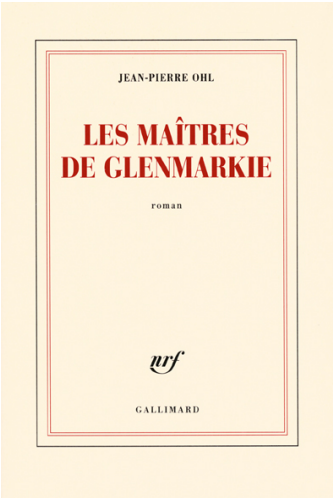
Deuxième partie

L'HOMME DE JURA

Chapitre VII. *Dans lequel Mary Guthrie en apprend davantage sur la famille Lockhart* 171
Chapitre VIII. *Récit de Krook* 201
Chapitre IX. *Dans lequel Mary Guthrie met un pied dans la tombe* 225
Chapitre X. *Récit de Krook* 260
Chapitre XI. *Où il est question d'une boîte à musique, d'une batte de cricket et de la triste fin de Laura Hunt* 312
Chapitre XII. *Récit de Krook* 342

Épilogue 355

Extrait de la publication



Les maîtres de Glenmarkie
Jean-Pierre Ohl

Cette édition électronique du livre *LES MAÎTRES DE GLENMARKIE* de *JEAN-PIERRE OHL* a été réalisée le 06/10/2008 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer le 03/06/2008 (ISBN : 9782070121472)
Code Sodis : N02267 - ISBN : 9782072022678

Extrait de la publication